

## L'enfant perdu

Tout a commencé à l'hôpital. Mais peut-être était-ce bien avant, sans que je puisse m'en rendre compte. J'ai très peu de souvenirs de mon enfance et ceux de mon adolescence s'effacent bien trop vite... Je venais de passer le bac et je m'étais inscrite à la fac de psycho. Lorsque j'avais quatorze ans, mon père s'est suicidé. Mes parents étant séparés depuis longtemps, je le voyais très peu et n'avais plus aucune nouvelle de lui les dernières années de sa vie. Je n'ai donc jamais su pourquoi, ni comment, il en est arrivé à se donner la mort. J'ai cherché à comprendre en discutant avec d'autres personnes ayant fait des tentatives mais la plupart du temps, ce n'étaient que des appels à l'aide. Ils avalaient des médocs et téléphonaient à des amis ou aux pompiers. Ceux qui désirent réellement mourir ne se ratent pas. Il est donc assez difficile de les questionner. Certains disent que c'est un acte de courage, d'autres parlent de lâcheté. Ces gens-là ne se sont jamais retrouvés au bord du gouffre, prêts à faire le dernier pas vers l'inconnu. Lorsque l'on en arrive à vouloir mourir, qu'il n'y a plus aucun espoir pour que le lendemain soit différent de la veille, les notions de

courage ou de lâcheté sont des futilités qui ne parviennent même plus à l'esprit. Tout devient égal et sans saveur. La seule chose retenant encore notre bras est de se dire que la mort est inévitable, on pourra toujours se la donner demain, rien ne presse. L'espérance, le dernier et pire de tous les maux sortis de la boîte de Pandore, rend les armes et se soumet à l'infaillible réalité : nous allons tous mourir un jour. Si l'Homme perdait l'espoir, si l'illusion de lendemains qui chantent cessait son mensonge, alors le monde changerait radicalement. Ils cesseraient tous de se quereller pour rien, de fourrer leur nez dans les affaires des autres et tenteraient de profiter de chaque moment de ce qu'ils croient être « la vie ». Combien d'enfants perdus dans les inframondes sont en train de regarder leurs veines, les larmes aux yeux, hésitants, bercés par la chaleur du bain ?

Durant l'été, j'avais demandé à faire un stage à l'hôpital psychiatrique. Le soir, je travaillais dans le bistrot en bas de chez moi. Cela me permettait de payer ma petite chambre de bonne et d'avoir une certaine indépendance. Chaque matin, je m'y rendais pour déjeuner. J'ai toujours aimé les bistrots au lever du jour. Observer les clients boire un petit blanc, un café ou un thé, juste avant de commencer leur journée. C'est une ambiance spéciale, entre le sommeil et l'éveil, comme si le bar était pour chacun la porte entre deux mondes : celui du rêve et celui de la triste réalité. Marion, la patronne, ne me faisait pas payer ce que je consommais. N'ayant jamais eu d'enfant, elle me considérait un peu comme sa fille adoptive. Chaque matin, je faisais quelques pas jusqu'au bureau de poste pour donner mon obole à Serge, un vieil SDF qui faisait la manche.

« Merci mam'zelle... » Parfois nous échangeons quelques mots, sans plus. La distance entre sa tristesse et ma jeunesse créait une barrière qu'aucun de nous deux n'aurait voulu franchir, de crainte de gâcher l'apparence d'un rituel. Je me plaisais à croire que j'étais son rayon de soleil et lui mon ancre, me rappelant sans cesse que la vie est une vieille pute mal baisée...

Mon premier jour à l'hôpital, je rencontrai le docteur Belleau. Je n'aimais pas ce type. Comme la plupart des psychiatres, il était hautain et dédaigneux. Ces mecs se prennent pour les Mozart de la conscience, alors qu'ils seraient bien incapables d'expliquer ce qu'est la conscience au-delà de l'hypnose collective. « My name is Amadeus, mais appelez-moi Wolfgang, je vous en prie... ». Des Mozart n'ayant jamais touché un clavier de leur vie. Je n'ai jamais trop aimé les médecins. Je me demande souvent si la médecine actuelle n'en est pas arrivée à tuer autant de gens qu'elle en soigne. Le principe même est biaisé. Si un médecin veut gagner de l'argent, il a besoin de clients. Il a donc tout intérêt à ne pas les guérir, mais les garder vivants dans un état de dépendance vis-à-vis de lui. Un bon médecin serait pauvre, puisque ses clients, en bonne santé, ne viendraient quasiment jamais le consulter. Quant aux psychiatres, quelques mots compliqués que personne ne comprend, le tout emballé dans une blouse blanche, ce sont les Garcimore de la médecine. Bref, maître blaireau sur son arbre perché m'expliqua que j'aiderais les infirmières à servir les repas, faire les chambres, etc. Il y avait une chambre dans laquelle je n'avais pas le droit d'aller. Elle était occupée par un enfant d'environ huit ans. Personne ne savait réellement de quoi il souffrait. Il refusait de parler à qui

que ce soit et se cachait sous les draps à chaque fois que quelqu'un entrerait. C'était donc toujours les deux mêmes infirmières qui lui portaient les repas ou changeaient ses draps, espérant ainsi qu'il finirait par s'habituer à elles. Belleau s'était arrangé pour l'avoir dans son service, car il voulait étudier son cas. Il espérait découvrir une nouvelle forme d'autisme et rêvait, peut-être en se masturbant, que la célébrité viendrait le sortir de sa misérable existence. Je fis connaissance avec les pensionnaires. Ils étaient tous très gentils, parfois complètement endormis par les cachetons. Je me souviens de Quentin, je l'aimais bien celui-là. Il avait une vingtaine d'années et s'était fait arrêter, car il vendait du shit et mettait tout l'argent sur son compte en banque. Son banquier voyant son compte grossir sans aucun revenu officiel, l'avait dénoncé. Devant tant de naïveté, la justice n'avait pas eu le cœur de le mettre en prison et s'était débrouillée pour qu'on lui trouve une maladie quelconque. Il vint donc faire un séjour à l'hôpital avant d'être relâché. Mais régulièrement, il revenait y passer une semaine ou deux. Pour lui, l'hôpital était une colonie de vacances. On s'occupait de lui et il avait tout le temps de travailler la guitare. J'en profitais pour parler avec ceux qui avaient tenté de se suicider, mais je n'en tirais pas grand-chose. La plupart du temps, ils ne savaient pas eux-mêmes pourquoi ils avaient désiré mourir. Ils se souvenaient juste avoir eu trop mal et maintenant, ça allait mieux. Parfois, c'était dû à une peine de cœur, et d'autres fois, c'était tout le château de cartes qui s'effondrait d'un seul coup. Plus de boulot, plus d'amis, plus de conjoint, etc.

Après quinze jours à travailler dans cet hôpital, je commençais à me demander si je ne m'étais pas trompée de voie. Était-ce vraiment en étudiant la psychologie que j'allais découvrir qui était mon père ? Les deux infirmières en charge de l'enfant n'étant pas là, l'une en congé et l'autre malade, Ophélie, l'infirmière en chef, me demanda d'aller porter le repas au gamin qui allait changer ma vie. Belleau étant lui aussi absent, elle pensait qu'il n'en saurait rien. J'entrai lentement dans la chambre, essayant de faire le moins de bruit possible. Dès qu'il vit la porte s'ouvrir, l'enfant alla se cacher sous les draps. Je me dirigeai jusqu'à la table pour poser le plateau et tournai la tête vers le lit. Il me regardait, laissant juste passer un œil à travers une petite ouverture. Puis, lentement, il souleva le drap pour découvrir sa jolie petite tête blonde.

— Tu es venue me chercher ? Me demanda-t-il.

— Bonjour...

— Tu es venue me chercher ?

— Je suis venue te porter ton repas.

— Ah... L'enfant se releva et me sourit. Je m'appelle Altaïr, et toi ?

— Fabienne...

— Enchanté, Fabienne !

J'étais mal à l'aise. Cet enfant n'était censé parler à personne. Moi-même, je n'étais pas censée entrer dans sa chambre. Je ne

comprenais pas ce qu'il se passait. Je m'excusai, prétextant devoir aller servir le repas des autres pensionnaires et sortis.

— Tu reviendras ?

— Je te le promets.

— Ça veut dire quoi « promets » ?

— Je t'expliquerai plus tard, je reviens bientôt.

J'allai directement voir Ophélie, lui dire ce qu'il venait de se passer. Elle paniqua. Il fallait le dire à Belleau lorsqu'il arriverait, mais quelle allait être sa réaction ? L'après-midi, j'entrai dans le bureau du psy et lui racontai dans le détail ma conversation avec l'enfant. Il fit une crise de nerfs et balança le dossier qu'il était en train de lire contre son armoire. Je me dis qu'il devrait peut-être prendre un peu des médocs qu'il fourgue à ses patients.

— Putain de bordel de merde !!! Mais qu'est-ce que vous avez fait ? Vous lui avez souri ? Vous lui avez parlé la première ?

— Non monsieur, je vous assure, j'ai juste déposé le plateau sur la table et il m'a demandé si je venais le chercher...

— Et merde....

— Où est le problème ? S'il me parle, c'est plutôt bien, non ? On sait maintenant qu'il s'appelle Altaïr.

— Oui, merci, je le savais déjà. Asseyez-vous, s'il vous plaît.